



Histoire de l'éducation

93 | 2002
Varia

CONDETTE (Jean-François). – *Une faculté dans l'histoire : la faculté des lettres de Lille de 1887 à 1945*

Préface de Bernard Ménager – Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 1999. – 430 p.

Jean-François Chanet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/931>

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Pagination : 139-141

ISBN : 2-7342-0903-9

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Jean-François Chanet, « CONDETTE (Jean-François). – *Une faculté dans l'histoire : la faculté des lettres de Lille de 1887 à 1945* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 93 | 2002, mis en ligne le 15 janvier 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/931>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

CONDETTE (Jean-François). – *Une faculté dans l'histoire : la faculté des lettres de Lille de 1887 à 1945*

Préface de Bernard Ménéger – Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 1999. – 430 p.

Jean-François Chanet

RÉFÉRENCE

CONDETTE (Jean-François). – *Une faculté dans l'histoire : la faculté des lettres de Lille de 1887 à 1945*. / Préface de Bernard Ménéger. – Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 1999. – 430 p.

- 1 On ne peut que se réjouir de voir éditée la thèse de Jean-François Condette. Les études de ce type, où sont pris en compte et remis en lumière à peu près tous les aspects de la vie d'un établissement universitaire sur une durée de plus d'un demi-siècle, ne sont pas en si grand nombre qu'on doive se priver d'en saluer à la fois la richesse et la modestie. Cet ouvrage offre en effet, à son meilleur, la quasi exhaustivité de sources et l'exemplarité de méthode et, dans ses choix assumés, les limites inévitables du genre monographique auquel il se rattache. La rigueur de l'auteur, son souci de tirer sur la plus grande longueur possible les fils qui passent à sa portée, replacent constamment dans leur juste perspective nationale les problèmes que rencontrent à Lille l'organisation puis le développement de l'enseignement supérieur littéraire – et apportent inversement, à une vision trop uniforme du « système » national, les retouches locales qui témoignent de sa souplesse et de sa diversité. Aussi son maître et préfacier Bernard Ménéger a raison de suggérer qu'à travers celle des destinées de la « vieille » faculté de la rue Angellier, c'est « une histoire de l'enseignement supérieur sous la Troisième République » qui nous est donnée à lire.

- 2 Le « délicat transfert » de Douai à Lille en 1887, au terme d'une compétition entre les deux villes périodiquement ravivée depuis la loi du 15 mars 1850 et dont J.-F. Condetto résume les étapes et les arguments, reflète bien ce jeu d'intérêts locaux et nationaux, l'État ayant pris la peine de gagner à la cause de la modernisation universitaire les élites lilloises. De la construction du « palais universitaire » à son inauguration en 1895, J.-F. Condetto met en évidence l'insertion de la faculté dans le tissu urbain lillois, avant de retracer son organisation administrative et financière jusqu'en 1914.
- 3 Dans la deuxième partie, l'auteur fait revivre ce qu'il appelle « le petit monde » de la faculté des lettres avant la guerre de 1914. « Petit monde », en effet, même si les enseignants, plus nombreux – quatorze en 1887, ils sont vingt-quatre en 1914 –, représentent un plus large éventail de disciplines. La disponibilité qui est la leur, pour un effectif qui passe d'un peu moins de huit cents à mille quatre cents étudiants dans la même période, n'est pas le moindre des atouts d'une faculté dont le succès n'était pas acquis d'avance, dans une métropole réputée plus scientifique que l'« Athènes du Nord ». La présentation des formations proposées ne se limite pas à une sèche nomenclature ; elle débouche sur un essai d'évaluation de la façon dont l'établissement a rempli le double objectif fixé par Louis Liard à la réforme de l'enseignement supérieur, constituer ensemble un centre de recherche et un « foyer d'esprit public ». Significatives apparaissent à cet égard les relations établies par le monde universitaire avec les sociétés savantes, au service d'un développement précoce de la géographie et de l'histoire régionales, encouragé par les autorités académiques aussi bien que par les élus, dans la logique de ce qu'était en ce temps-là la contribution des institutions scolaire et universitaire aux sentiments d'appartenance des citoyens. Non moins caractéristique est la constitution de la faculté en théâtre privilégié de l'affrontement entre dreyfusards et antidreyfusards.
- 4 La troisième partie suit l'histoire de l'établissement de la Première à la Seconde Guerre mondiale. J.-F. Condetto montre au prix de quels efforts et de quels sacrifices celui-ci a survécu à deux occupations, et comment s'est reconstituée, au cœur même de l'épreuve, une vie universitaire d'autant plus ardente qu'elle se savait précaire et menacée. Des pages consacrées au premier des deux conflits, on retiendra les réticences du monde universitaire lillois devant la montée du nationalisme belliqueux de l'immédiat avant-guerre, et l'ampleur des pertes dans les rangs des étudiants, puisque 22 % des mobilisés sont morts en 1919. L'entre-deux-guerres se présente d'abord comme un nouveau départ, qui se traduit par l'augmentation plus rapide et plus considérable du nombre des étudiants inscrits : de 655 en 1918-1919, la courbe des effectifs s'élève à 3 520 en 1934-1935, avant de connaître, jusqu'à l'année universitaire 1939-1940, un déclin dont la brutalité reste frappante. La courbe de la composante féminine de cet effectif en épouse à peu de choses près le tracé : le maximum de 48,7 % est atteint en 1930-1931, mais la redescente n'est vraiment marquée que dans les trois années qui précèdent la seconde guerre. On ne saurait oublier ce qu'était, dans ces années de crise, et en dépit d'une rigidité de structures dont l'auteur rend compte avec précision, la qualité d'un corps enseignant où voisinaient René Jasinski (qui, en 1944, combatta dans les rangs des FFI pour la libération de Paris), Vladimir Jankélévitch, Henri Gouhier, Victor-Lucien Tapié ou Édouard Perroy. Enfin, J.-F. Condetto ne consacre pas moins d'une centaine de pages, toujours bien informées et nuancées, à la place qu'ont prise les activités de l'établissement dans la vie de la cité au long de cette décennie où se sont succédé le Front populaire, la défaite, les sévères contraintes du rattachement à la zone interdite,

l'attentisme majoritaire puis les combats de la Libération, qui ont fait quelques victimes parmi les étudiants.

- 5 Nonobstant quelques erreurs ou lacunes vénielles (le ministre Spuller ne se prénomait pas Ernest mais Eugène), le livre de Jean-François Condetta apporte, sur un objet encore peu étudié, beaucoup d'informations qu'il a su ne pas traiter séparément du contexte social, politique et culturel qui leur donne sens et épaisseur. On apprécie, à le lire, l'honnêteté de la manière autant que l'apport à la connaissance de l'institution universitaire en France sous la Troisième République.